

Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber: Société des Amis du Musée gruérien
Band: 13 (2021)

Artikel: L'éducation des enfants dans les proverbes patois : le "prêt-à-penser" des normes éducatives
Autor: Barras, Christine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1048050>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Après des études de lettres à l'Université de Fribourg, **Christine Barras** a publié en 1983 une thèse sur les proverbes patois. Domiciliée à Bruxelles depuis 1986, elle a orienté sa trajectoire professionnelle vers les sciences humaines (sciences de la famille et l'éducation pour la santé), et a travaillé comme chercheuse universitaire et intervenante de terrain jusqu'en 2020, année de sa retraite. Sa dernière publication est la coédition d'un ouvrage collectif publié en 2019 chez L'Harmattan, *L'accompagnement des familles. Entre réparation et créativité*.

L'éducation des enfants dans les proverbes patois

Le « prêt-à-penser » des normes éducatives

Les proverbes patois apportent un éclairage sur les valeurs familiales d'autrefois. Ils représentent la tradition et le respect de l'ordre des choses. Dans cet article¹, nous les comparons aux normes éducatives actuelles à partir de quatre questions qui préoccupent les familles depuis toujours : l'obéissance opposée à la liberté, le projet éducatif de la famille, le pouvoir de la volonté et, finalement, le recours au « spécialiste » lorsqu'une aide est nécessaire.

Jadis, les principes éducatifs étaient simples : obéir, respecter les adultes, se contenter de ce que l'on a, se préparer sans protester au destin que le sort nous avait réservé. Inculqués dès le plus jeune âge, ils passaient d'une génération à l'autre d'une façon à la fois efficace et implicite. Malgré la sévérité qui s'en dégage, les personnes âgées qui en parlent n'ont pas gardé le souvenir des rigueurs et des privations. Elles se rappellent un temps où il faisait bon vivre, où les gens étaient solidaires, courageux et généreux. Un rien, disent-elles, suffisait à leur bonheur.

Aujourd'hui, même si les avancées sociales et médicales ont apporté un confort de vie que nos ancêtres n'auraient jamais imaginé, l'angoisse face à l'avenir ne cesse de croître dans un monde qui inquiète. La famille, aidée comme jamais, mais également jaugée, contrôlée, ne sait où donner de la tête entre les injonctions matraquées par la société (être performant, créatif, réussir) et celles qu'elle a héritées du passé, entre la création de nouveaux repères et le recours à ceux d'autrefois. Même si la société change, elle garde, souvent à bas bruit, les traces du passé.

Si la rigueur éducative d'autrefois a été supplantée dans les années 1970 par un credo fondé sur une liberté nouvelle,

¹ Les proverbes patois cités dans cet article ont été recueillis généralement avant 1950. Ils proviennent principalement du *Glossaire des patois de la Suisse romande* (GPSR) (<https://www.unine.ch/gpsr>) et de ses matériaux, auxquels s'ajoute le résultat d'enquêtes de terrain que j'avais réalisées dans les années 1980. Cf. BARRAS, C. : *La sagesse des Romands*, Payot, 1997, rééd. Cabédita, 2007.

les excès et les dérives de la permissivité (« *Il est interdit d'interdire* ») ont rendu nécessaire le retour d'une certaine autorité. Aujourd'hui, l'injonction soixante-huitarde « Fais ce que tu veux » reste le moteur d'une société de consommation, mais elle est contrecarrée par un « Fais ce que tu dois » qui affleure dans les guides éducatifs comme s'il n'avait jamais vraiment disparu².

Obéir ou suivre son désir ?

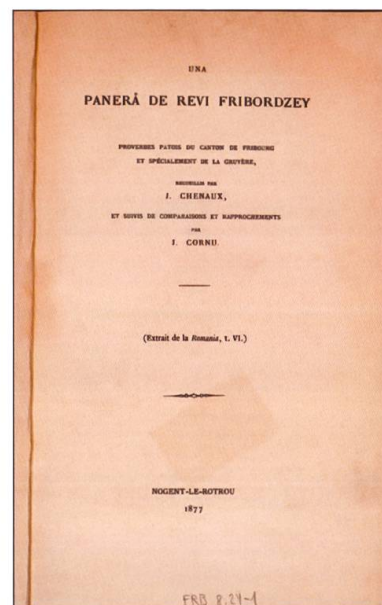
Aujourd'hui, nous entendons parler d'une éducation dite bienveillante, qui essaie de créer des ponts entre les besoins des adultes et ceux des enfants, dans un cadre à la fois structuré et adapté à la spécificité de chacun. Dans les groupes de parole pour les parents³, l'autorité est le thème le plus fréquemment abordé. Comment se faire obéir ? Comment dire non ? Comment faire comprendre, responsabiliser ? Aujourd'hui, les parents craignent de perdre l'amour de leurs enfants en les frustrant, ils ont du mal à persévérer dans une interdiction, ils cèdent par lassitude. Sans toujours en être conscients, ils font du concept d'autorité le synonyme de rapport de force et de coercition. Il s'ensuit une forme d'incohérence éducative, oscillant entre la sévérité et l'indulgence, entre l'improvisation et la planification.

Selon nos proverbes patois, la construction d'un cadre éducatif n'est pas un processus susceptible de varier dans le temps. L'édifice repose tout entier sur ses fondements. S'ils sont solides, le reste suivra. D'où l'importance de bien conditionner la femme, clé de voûte de la famille. Entièrement définie dans sa fonction maternelle, elle ne peut assurer cette fonction qu'en maîtrisant sa nature, que l'on juge foncièrement indocile. Les proverbes relatifs à la femme accumulent les poncifs sur son bavardage et sur son irresponsabilité. Pour qu'elle donne le meilleur d'elle-même, ses parents d'abord, son mari ensuite, ont pour tâche de domestiquer sa nature rebelle.

Se la féna tin du, l'homou a bi bare, l'osho resté drâ; ma se la féna balie dans lou travè, l'homou l'a bi fére, l'osho tsi⁴.

Si la femme tient bon, l'homme a beau boire, la maison reste debout; mais si la femme donne dans ce travers, l'homme a beau faire, la maison tombe.

(Broye/FR)⁵



Première page d'un recueil de proverbes écrit par Jean-Joseph Chenaux et publié en 1877.

² Cf. l'étude de A. FANIEL et C. ACHEROY parue en 2019, *Réinventer l'autorité éducative*: http://www.cere-asbl.be/IMG/pdf/etude_2019_21jan_pour_site.pdf.

³ BARRAS, C.: *Les groupes de parole pour les parents*, Bruxelles, 2009.

⁴ La graphie du patois est une simplification de celle qu'utilise le GPSR. J'ai supprimé les signes qui n'existent pas dans la graphie du français standard.

⁵ La variante locale qui est citée dans cet article ne signifie pas que le proverbe se limite à cet espace géographique, mais qu'une attestation a été recueillie à cet endroit. L'extension géographique d'un proverbe est généralement très large, avec des spécificités ou des nuances qui sont propres à chaque localité.



Si un homme se conduit mal et que sa femme est incapable de le changer, celle-ci en porte la responsabilité.

An fan-n mâgrèsyouz, an-n chlâgou.
 À femme hargneuse, homme qui frappe.
 (Epauvillers/JU)

L'omo chado rèin la fêna gotroua.
 L'homme débonnaire rend la femme grasse.
 (Lens/VS)

Gâter sa femme la rend paresseuse, et si elle est paresseuse, son foyer en pâtit. Si elle est d'humeur grincheuse, elle en subit légitimement les conséquences. La sévérité est requise à son égard parce que les bénéfiques qui en résultent retombent sur toute la maisonnée.

Chi ke l-a na fêna ke vaye, l-a on trèjouè.
 Celui qui a une bonne épouse a un trésor.
 (La Roche/FR)

Mais aussi :

Fan-n ke rkrè â mètràs di ménèdj.
 Femme qui obéit est maîtresse du ménage.
 (Epauvillers/JU)

Ona bona mainadjère dai pâ alâ pye louin kè di o tso-menô i hlyeindre.
 Une bonne ménagère ne doit pas aller plus loin que du foyer aux cendres.
 (Le Châble/VS)

Cette articulation de valorisation et de dévalorisation rejoue les figures imaginaires de la femme, mère ou dépravée, caractéristiques d'une vision du monde fondamentalement masculine. Les louanges, nombreuses, adressées à la femme au foyer qui obéit, l'enferment dans un destin auquel elle ne doit à aucun prix échapper. Cet ordre naturel, s'il est chamboulé, expose au ridicule. L'homme qui obéit à sa femme n'est plus vraiment un homme. Le secret du bonheur n'est donc pas de vouloir changer son destin, mais d'y trouver de quoi se nourrir dans le meilleur des cas, ou de s'y résigner si rien d'autre n'est possible.

Cette vision traditionnelle d'une femme avant tout maîtresse de son foyer n'a pas disparu de notre paysage social. Il suffit de penser à la difficulté que les femmes rencontrent, aujourd'hui encore, pour concilier famille et travail. En accédant au marché de l'emploi, la femme s'est vue chargée de deux missions qu'elle doit remplir de façon satisfaisante et exemplaire, se sentant coupable de négliger l'une pour mieux remplir l'autre. Cet argument est avancé par les partisans d'un « retour au foyer » comme par ceux d'une plus juste répartition des tâches ou de services adaptés (comme les crèches). La citation de Simone de Beauvoir, *« N'oubliez jamais qu'il suffira d'une crise politique, économique ou religieuse pour que les droits des femmes soient remis en question. Ces droits ne sont jamais acquis. Vous devrez rester vigilantes votre vie durant. »*, reste plus que jamais d'actualité.

Élaborer un projet éducatif cohérent ?

Les parents n'ont pas une page blanche sur laquelle s'inscrit le parcours éducatif qu'ils mettent en place pour leurs enfants. Chacun vient avec son patrimoine d'habitudes, d'idées reçues, de valeurs transmises consciemment ou non au fil des générations. Le premier compromis s'élabore entre les parents eux-mêmes, qui doivent composer avec l'histoire de chacun. Il se poursuit avec l'école et d'autres instances éducatives. Chacun sait, en théorie, comment agir, mais le réel est un obstacle sur lequel les élans les plus enthousiastes viennent buter. Les parents désemparés hésitent à faire une chose qui autrefois allait de soi : se faire confiance. Les jeunes parents trouvaient alors leur sérénité auprès des aînés. Aujourd'hui, ces derniers ne sont pas toujours présents ni disponibles pour apporter une aide qui, d'ailleurs, ne serait pas accueillie sans critique.

Selon nos proverbes patois, les enfants doivent filer droit pour répondre à ce que les parents et la société attendent d'eux. La complexité que nous connaissons aujourd'hui se réduisait autrefois à ce commandement, à mettre en œuvre dès que possible. L'enfant doit être modelé pendant qu'il en est encore temps. Le traitement réservé aux récalcitrants est le même que celui réservé à leurs mères. Tous deux sont considérés comme immatures et capricieux, et risquent de mettre à mal la famille s'ils ne se comportent pas d'une façon adéquate. Pour y parvenir, il est indispensable de s'y prendre tôt.

*Ly-è kan on-n è dzouno ke chè fô pyèyi, kan on-n è víyo,
on pou rin mé tyè chè korbâ.*

C'est quand on est jeune qu'il faut se plier; quand on est vieux, on ne peut plus que se courber.

(La Roche/FR)

Lè bithè son keman lè dzan, lè fô drehyi dzouvenè.

Les bêtes sont comme les gens, il faut les dresser jeunes.

(Prez-vers-Siviriez/FR)

Les parents d'un enfant difficile ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes :

E n'à pu tan d fromê léz étâl tyin lé polin san fœ.

Il n'est plus temps de fermer les écuries quand les pou-lains sont dehors.

(Ajoie/JU)

Na rin dé vatsé rontyère, n'a tyé di krouyo hyujâre.

Il n'y a pas de vaches turbulentes, il n'y a que de mau-
vaises clôtures.

(Botterens/FR)

Selon ces proverbes, le résultat dépend de la constance et de la ténacité des parents. La responsabilité est entièrement portée par la personne, même si elle souffre de l'ordre social ou d'accidents de la vie (deuil, santé précaire, pauvreté, stigmatisation). De la même façon que l'inconduite masculine est due à l'incompétence de la femme, celle des enfants est le produit d'une incompétence parentale, et en fin de compte, de celle de la mère.

Les proverbes ne sont pas tous aussi sévères. Pour corriger ce qu'ils ont d'excessif et d'injuste, ou pour alléger la pression qui pèse sur les épaules des parents, ils prennent parfois le contre-pied de ce qu'ils préconisent si souvent :

*Alíva ben. ng touj infan po kè, chè vignon pâ dè bravè
zèn, chayon dou mouen. g kapâblo po dè bèlé kanalé.*

Élève bien tes enfants pour que, s'ils ne deviennent pas de braves gens, ils soient au moins capables d'être de belles canailles.

(Vissoie/VS)



Famille, Bulle, septembre 1922. © Photo Glasson Musée gruérien.

Poursuivant dans cette même veine caustique, la façon d'élever les enfants dépend du but poursuivi, faire de ses garçons des hommes forts et endurants et de ses filles, des femmes sveltes et élégantes qui trouveront facilement un époux. Cette double finalité justifie des traitements qui, à les prendre au pied de la lettre, seraient insoutenables. Les proverbes sont capables de se parodier eux-mêmes.

Pòr alévā di bon boubo, fò lé bun nouri è lé mó vesì; pòr lé fedété, lé fò mó nouri è lé bun vesì.

Pour élever de bons garçons, il faut les bien nourrir et les habiller mal, et pour les fillettes, il faut mal les nourrir et bien les habiller.

(Pays d'En-Haut/VD)

Sans forcément promouvoir une éducation douce, le proverbe suivant dénonce un rapport de force jugé stérile, et conseille une approche plus stratégique que nul ne désavouerait aujourd'hui :

S n'â p an chakin k'an fê è rveni in tchvâ évâdnê.

Ce n'est pas en claquant du fouet qu'on fait revenir un cheval emballé.

(Ocourt/JU)



Faire preuve de volonté ou d'autorité lorsque la situation nous échappe ?

Faire preuve d'une fermeté bienveillante est un principe admis. Pourtant, même si les parents le savent, cette connaissance reste sans effet lorsque certains comportements (par exemple céder continuellement, crier alors qu'il faudrait rester calme, donner une fessée sous le coup de la colère) se produisent malgré tout, parce que c'est plus fort que soi. Ces conduites, motivées par une satisfaction immédiate (avoir la paix, se soulager), sont suivies d'une culpabilité qui ronge, parce qu'elles sont inefficaces, toujours insuffisantes, toujours à recommencer. Cette ambivalence est déplorée depuis la nuit des temps. Dans son *Épître aux Romains*, saint Paul s'en plaint : « *Le bien que je veux, je ne le fais pas, mais le mal que je hais, je le fais.* » Les injonctions volontaristes portent sur un travail sur soi, la volonté pouvant se renforcer comme un muscle. Le conseil est toujours d'actualité : le « *Yes we can!* » dont Obama avait fait un slogan reste aussi vigoureux qu'autrefois. De tout temps, la volonté a été louée. Les échecs sont alors imputés à sa faiblesse.

Chi ke fâ to chin ke pou arouvè a chin ke vâ.

Celui qui fait tout ce qu'il peut arrive à ce qu'il veut.

La Roche/FR

Toutefois, les proverbes sont pragmatiques. Ils reconnaissent la difficulté de mener sa barque, constatent que la chance n'est pas distribuée de façon équitable à chacun d'entre nous, ce qui peut consoler les perdants, ou fustiger les chanceux qui sont jalouxés.

Lè bon tsin n'an pã chyâ lè bonj ou.

Les bons chiens n'ont pas facilement les bons os.

(Gruyères/FR)

Kan on vœu fèire de la bouena sepa, lay a todzo on dyabdhe k vaïn kaka œu pô.

Quand on veut faire de la bonne soupe, il y a toujours un diable qui vient chier dans la marmite.

(Torgon/VS)

Ce dernier proverbe peut s'interpréter de plusieurs façons : la malchance tombe à l'improviste, alors que tout

semblait aller bien, ou alors il décrit l'excuse d'un paresseux qui n'entreprend rien parce que, de toute façon, l'échec est au bout du chemin.

Quand les temps se font plus durs, quand l'enfant-roi ou l'élève démotivé, symboles malheureux d'une éducation en peine, mettent à mal les projets éducatifs, de sérieux doutes apparaissent sur la bonne façon d'agir. Alors, le retour au passé est envisagé, parce qu'autrefois l'éducation semblait plus facile et que, en matière d'autorité, elle avait fait ses preuves.

Une éducation sévère semble répondre adéquatement aux problèmes de discipline que connaissent les familles et les écoles. Des émissions de télé-réalité comme *Le pensionnat*, avec application des règles en vigueur dans les années 1950, ont connu un certain succès. *Un flic à la maternelle* est un film familial qui passe régulièrement sur nos écrans, dans lequel Arnold Schwarzenegger joue le rôle d'un instituteur débordé par des enfants à la fois drôles et ingérables, mais qui trouve le ton juste pour les discipliner, instaurant un ordre militaire qui plaît à tout le monde, aux enfants, aux collègues enseignants et à la directrice. Depuis plus de quinze ans, *Super Nanny* tente de résoudre les situations inextricables de parents déboussolés en réinstaurant normes et règlement chez ceux qui implorent son aide. Elle dresse une liste de comportements à adopter, pose un protocole, et tout est prêt pour faire régner enfin l'ordre. Dans l'imaginaire, l'autorité plaît parce qu'elle est le fait d'un sauveur, d'un porteur de solution, et que le sauveur, d'une certaine façon, fait le travail à la place des personnes concernées. L'autorité d'un autre, d'un « sachant », est rassurante. Elle séduit également, rend inutile le travail sur soi, efface le doute et l'inquiétude.

Les proverbes sur les enfants les décrivent comme épuisants, toujours en mouvement, prompts à faire du bruit ou des bêtises.

D'abò ke l'infan l è à mondou, akeminsè a pyórâ.

Dès que l'enfant est au monde, il commence à pleurer.

(Granges-de-Vesin/FR).

Les larmes ne sont pas interprétées, elles sont jugées normales. On disait parfois aux parents qui s'inquiètent : « Laisse-le pleurer, il ne pleure pas de l'argent. » Aujourd'hui, un tel manque de psychologie serait jugé sévèrement. En

revanche, lorsque les bébés grandissent et qu'ils sont en âge de « faire des bêtises », un silence suspect inquiète les parents d'aujourd'hui comme ceux d'autrefois. Et s'ils s'ennuient, ils risquent de se mettre en danger :

Kan lèj infan ch'okupon pâ, le dyâbyo lèj okupè.

Quand les enfants sont inoccupés, le diable les occupe.

(La Roche/FR)

Même s'ils sont volontiers accusateurs, les proverbes sont capables d'exprimer de la tendresse mais avec pudeur, sur un ton bourru. Il est normal et même sain qu'un enfant soit vif, et même turbulent :

Deiz infan, onn èn a vitou prao é vitou min.

Des enfants, on en a vite assez et on en est vite privés (litt. on en a vite moins).

(Montherond/VD)

Vô mi lon dre « pyekâ » tyé « budze ».

Il vaut mieux leur dire « tiens-toi tranquille » que « bouge ».

(La Roche/FR)

Les parents de jeunes enfants se plaignent souvent de la charge de travail que ceux-ci représentent. Pourtant, ils devraient relativiser les problèmes liés à la petite enfance, parce que le pire serait à venir :

Pté-l-afin, ptét krou; grô-l-afin, grôs krou.

Petit enfant, petite croix; grand enfant, grande croix.

(Epauvillers/JU)

Kan éj èïnfan chon dò·in oun chè anyè, kan chon gró oun chè banyè.

Quand les enfants sont petits on se fatigue, quand ils sont grands on se baigne de larmes.

(Daillon/VS)

L'adolescence, avec ses remises en question qui mettent à mal les certitudes des parents, est un défi majeur pour les familles. Dans nos proverbes patois, les adolescents sont surtout décrits en termes négatifs (prétentieux, blancs-becs,



Famille Vallélian, Estavannens, 1923. © Photo Glasson Musée gruérien.

indisciplinés), par rapport à leurs manques, aux compétences qu'ils n'ont pas encore. Et surtout, ils n'écoutent pas les aînés.

Autrefois, pour être pris au sérieux, les plus jeunes devaient montrer le plus tôt possible l'apparence grave des adultes. L'adolescence n'était pas considérée comme un âge en soi, mais comme les prémices maladroites de la maturité. Aujourd'hui, les caractéristiques adolescentes telles que la vivacité, la curiosité ou l'enthousiasme sont valorisées, en même temps que s'organise une lutte sans merci contre les fatigues du corps, les rides et les maladies liées à l'âge. Ce renversement de valeurs fragilise les modèles d'identification qui autrefois permettaient aux plus jeunes de s'orienter dans la vie: les parents et les figures d'autorité traditionnelles, les adultes sages et installés dans la vie, ne représentent plus le seul idéal qu'il faut atteindre, celui-ci s'incarnant aujourd'hui dans les réussites financières ou l'accès, même factice, à la célébrité. Mais les plaintes au sujet de l'indocilité des jeunes traversent toutes les époques:

« Aitaint pieumè in tchait, farrè in satré, tondre in nue,
que de vlè rmôtrè les djuens dgens ».

Autant plumer un chat, ferrer une sauterelle, tondre un
œuf, que de vouloir conseiller les jeunes gens.

(Epauvillers/JU)

Recourir à un spécialiste en cas de problème ?

Les parents sont aujourd'hui nombreux à s'en remettre aux spécialistes pour trouver en dehors de la famille l'expertise dont ils se sentent privés. Le psychanalyste Serge Lesourd⁶ analyse la phrase qu'il entend le plus souvent dans les entretiens qu'il mène avec les parents : « Dites-moi comment faire pour que mes enfants soient bien. » Cette phrase révèle un sentiment d'urgence, exprime la crainte de ne pas en faire assez, de ne pas connaître les mots ou les gestes qu'il faut pour remplir au mieux sa mission.

- « *Dites-moi* » traduit la recherche d'un expert en qui mettre sa confiance, qui puisse transmettre un savoir pour résoudre les problèmes. Le parent veut un mode d'emploi.

- « *comment faire* » est une demande de recettes. Face à un problème, la demande est une demande d'action qui soit efficace, qui parvienne à éliminer l'obstacle qu'est le problème.

- « *pour que mes enfants soient bien.* » Pour qu'ils soient bien traités, pour qu'ils soient heureux, en bonne santé, adaptés socialement et scolairement. Pour qu'ils aient tout ce qu'ils veulent. Pour qu'ils soient les meilleurs. Mais il peut s'agir aussi, pour ceux qui sont déjà « bien », de viser un état meilleur encore, « mieux que bien », d'être les plus forts, les plus intelligents, les premiers.

Les spécialistes se donnent souvent comme première tâche de restituer aux parents ce sentiment d'efficacité qui semble leur échapper. Un mouvement s'est d'ailleurs amorcé voici quelques décennies, celui de s'aider entre pairs⁷. Dans les deux cas, le spécialiste et le groupe font office de « tiers », c'est-à-dire qu'ils offrent un regard extérieur à des parents souvent prisonniers de leur quotidien, leur permettant de prendre un peu de recul.

Qu'auraient pensé nos ancêtres de cette possibilité que nous avons aujourd'hui de consulter des spécialistes d'obédiences diverses ou de réfléchir entre pairs sur ce qui nous préoccupe ? Sans doute auraient-ils l'impression que

⁶ LESOURD, S. : « La famille maternisée », in *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 2005, vol. 59, n° 1, pp. 121-126.

⁷ Citons, pour la France, le Réseau des Parents Parfaitement Imparfaits avec lequel je collabore depuis plusieurs années, <https://www.asso-resppi.fr/>.



Famille Badoud, Vuippens, 1925. © Photo Glasson Musée gruérien.

tout était déjà mis en place à leur époque. Les veillées, les liens intergénérationnels plus intenses, les conseils plus ou moins avisés de l'Église ou de la médecine, tout cela formait un tissu social que les initiatives actuelles tentent de reconstituer à leur façon.

« À notre époque, on ne se posait pas toutes ces questions. »

Le manque de confiance dont nous souffrons est vu par les anciennes générations comme un manque de courage : on ne parlait alors ni de dépression post-partum, ni de burn-out parental, même si les conditions de vie étaient éprouvantes. On ne divorçait pas, on se supportait. Et, comme le disait l'abbé François-Xavier Brodard, qui a été mon professeur de religion, *« on mettait tout ça au pied de la croix »*. Notre époque ose mettre des mots sur les difficultés supportées jadis en silence, en essayant de lever l'opprobre sur des souffrances vécues parfois dans la honte, parce qu'aujourd'hui comme autrefois, il importe d'être ou d'avoir l'air en accord avec les normes ambiantes. La peur du qu'en-dira-t-on, faire bonne figure face à sa famille, à ses voisins, à la communauté, se montrer fort, capable de surmonter ses problèmes, tout cela a traversé les générations.



Pour conclure

«*La vie consiste à donner un concert de violon tout en apprenant à jouer d'un instrument*» (Samuel Butler, 1835–1902).

Si la finalité poursuivie par les parents est la même à toutes les époques (élever ses enfants pour en faire des adultes accomplis), les chemins pour y parvenir se sont complexifiés. Proverbes anciens et injonctions modernes ont en commun de composer un paysage discursif dans lequel nous décelons ce qu'il faut faire ou avoir pour entrer dans les normes et être acceptés par les autres. Les proverbes patois enjoignent au respect d'un ordre des choses légitimé par la volonté divine, en s'autorisant toutefois l'humour et la dérision, parce que si l'obéissance est nécessaire, il faut pouvoir en rire pour alléger la pression que ces principes exercent. Aujourd'hui, sans disparaître totalement des pratiques, la référence à l'ancienneté d'un patrimoine commun a été supplantée dans le discours ordinaire par celle des modes qui s'imposent, se succèdent où se mélangent avec l'apparence de la vérité. Nos médias font miroiter une réussite facile grâce à l'achat de livres pourvoyeurs de bons conseils; autrefois, en revanche, les proverbes ne nous berçaient pas d'illusion mais, par une pédagogie souvent grinçante, ils nous montraient qu'être parent n'était pas facile, et que même si nous y mettions du nôtre, rien ne nous garantissait du résultat. Mais au moins, nous aurions tout tenté pour y parvenir. Depuis toujours, la difficulté d'être parent est reconnue malgré tous les «trucs et ficelles» qui se grappillent ici et là : nous devenons parents sans mode d'emploi, il nous incombe d'inventer le nôtre.

